

MORT SUR LE CHAMP... AGRICOLE

Dans les premiers volets de ce supplément, nous avons évoqué les atrocités allemandes commises dans les environs de Visé, de Herve et de Liège... Mais, dans le Luxembourg belge, les civils ont également énormément souffert : 786 habitants tués, 1 629 maisons détruites en quelques jours de fureur allemande. Avec, ici encore, un lien fréquent entre combats militaires et lâches vengeances de l'envahisseur sur des populations sans défense. Cette politique de terreur atteint son paroxysme dans la troisième semaine du mois d'août, même si les brutalités et la férocité sont présentes dès le tout début de l'occupation. Le journal écrit en 1914 par l'abbé Baijot (lire aussi page 89) permet de constater l'énorme différence d'atmosphère quand les Allemands prennent la place des Français dans des petites localités telle que Harversin. L'envahisseur ne cherche pas à se faire apprécier, il préfère effrayer !

Le curé du village écrit : « Le 9 août, nous voyons repasser l'armée française. Le 11 août, des uhlans, vrais sauvages, revolver au poing, s'emparent de la gare, brisent tous les appareils, somment le chef

de gare de montrer les papiers, le coffrefort, de traduire les télégrammes. Ils envahissent sa demeure privée, trouvent le dîner au feu et le mangent. Scènes identiques dans les maisons voisines. Les habitants sont terrifiés. Le 12 août, des uhlans campent près de la chapelle de Saint-Lambert ; le 13, ils font enlever le drapeau à l'école et à la gare, avec la dernière brutalité. Ils traînent ostensiblement le drapeau dans la poussière. Pour les habitants, c'est une succession de paniques : ils fuient à la simple annonce des Allemands, puis, en apprenant leur départ, ils sortent des maisons et respirent. »⁽¹⁾

Ce n'est qu'un début. Viendra vite le temps des prises d'otages et des exécutions collectives. Avant cela, c'est le hasard d'une mauvaise rencontre qui peut s'avérer mortel pour les civils. En province du Luxembourg, le premier d'entre eux est sans doute Joseph Soyeur, un jeune homme de 20 ans, tué dans la localité de Jenneret le 7 août, tôt le matin. François Bellin, un habitant de Tohogne, graphiste à la retraite, féru d'histoire locale, nous emmène sur le lieu de ce crime et il nous donne connaissance du témoignage de l'abbé Pierre Decourbe qu'il a découvert dans le registre paroissial de Jenneret : « Le 7 août, vers midi,

M. Edouard Joie vint m'avertir qu'il avait découvert, sous un tas de gerbes de seigle, au lieu-dit "Biens communaux de Jeneret", un cadavre qu'il croyait bien être celui de son ouvrier Soyeur, âgé de 20 ans. Je me suis rendu sur place, et assisté de M. Nestor Delvaux, mon voisin, nous avons enseveli la pauvre victime ; nous avons constaté une large blessure à la nuque et un trou au-dessus de l'œil gauche, d'où nous avons conclu qu'il avait reçu un coup de lance ; il avait été fouillé, son porte-monnaie était enlevé ; le nécessaire de fumeur et la clef de son vélo étaient à ses côtés. Le passage des uhlans nous était indiqué par les traces nombreuses de pieds de chevaux à l'entour du cadavre ; M. Joie et son domestique Léon Louis sont venus prendre le corps avec un tombereau ; l'après-midi, nous procédions à l'inhumation (...). »

Malgré de longues recherches, François Bellin n'a pu trouver de famille qui se souvienne de Joseph Soyeur, pas même une photo de la supposée première victime civile des Allemands dans la province de Luxembourg. C'est donc l'histoire d'un gamin qui est mort à 20 ans en se rendant aux champs. Une histoire oubliée d'une victime collatérale de cette guerre. ■

⁽¹⁾ Chanoine Jean Schmitz et Dom Norbert Nieuwland, *op cit*, p.12. Voir aussi la note du bas de la page 89.

C'est dans ce champ que nous montre François Bellin, que la première victime luxembourgeoise des atrocités allemandes est tombée. Joseph Soyeur avait 20 ans.



© Valérie Carlier



© Valérie Carlier

Lucien Remience pose devant sa demeure, à l'endroit précis où les premiers coups de feu allemands ont été tirés sur l'ouvrier de ferme Jean-Baptiste Colleau.

« VIVRAIT-ON CENT ANS, ON N'OUBLIERAIT PAS CES CHOSES-LÀ ! »

En 1921, Joseph Cuvelier, archiviste général du Royaume, relate la première prise d'otages civils accompagnée de meurtres commise lors de l'invasion du Luxembourg belge. Au moment où se passent ces faits qui sont ici relatés par un habitant des environs de Vaux-sur-Sûre, les Allemands n'ont pas rencontré de résistance dans cette région ; la violence décrite est subite. Gratuite. De nature à semer la terreur : « Une vingtaine de milliers de Prussiens arrivent à Rosières le 10 août. Revolver au poing, ils pénètrent dans nos maisons, réclamant des vivres pour eux et pour leurs chevaux. On donne ce que l'on peut et l'on attend. Bientôt ils veulent du vin (...) Vers 8 heures, alors qu'ils sont tous ivres, un coup de fusil éclate, puis dix, puis cent. La pétarade ne cesse qu'à 10 heures. Les soldats boivent toujours. A un moment donné les crosses s'abattent sur les portes qui cèdent. En un instant hommes, femmes et enfants, arrachés de leurs lits, sont dans la rue, à demi vêtus. Les hommes, au nombre de quarante-deux, liés quatre par quatre, gardés à vue par un groupe de soldats, injuriés, menacés, frappés, sont enfermés dans le clos Piron, tandis que la soldatesque se livre au pillage de leurs habitations. Entretemps le nommé Joseph Laloi est abattu sur le seuil de sa porte. Plus loin ce sont les trois frères Léon, Ernest et Lucien Remience et leur domestique Jean-Baptiste Colleau qui subissent le même sort. (...) »



© Valérie Carlier

» La nuit est pour nous un vrai martyre ; on nous crache à la figure, on nous lance de la terre dans les yeux, on nous insulte, on nous menace ; bref, on nous fait souffrir de mille manières. Quand le jour vient, on nous oblige à monter sur un chariot. N'ayant pas la liberté de nos mains, vous jugez si c'était facile, surtout pour les vieillards et les infirmes. On nous jette les uns contre les autres (...) On nous fait tourner la tête du côté de notre village et au milieu des cris et des menaces, on nous indique nos maisons qui brûlent. C'est terrible. Des larmes de rage nous jaillissent des yeux, tandis qu'autour de nous des brutes dansent et rient. (...) A proxi-

mité de Morhet, on nous fait descendre du chariot et un chef demande où est le maire. L'un de nous, Alexandre Lemaire, ignorant que l'on a en vue le bourgmestre, s'avance. Ils l'attachent à un sapin et le fusillent. Alors, on nous délie et on nous dit d'enlever nos culottes. Comme plusieurs hésitent, les baïonnettes la leur fendent de haut en bas. On nous ordonne alors de disparaître au plus tôt et chacun se précipite dans la forêt. Nous croyons qu'ils vont nous abattre comme du gibier, mais ils ne tirent pas. Une heure plus tard, tandis que nous sommes à demi morts de faim et de fatigue, on nous apporte des vêtements de Remoiville et de Remichampagne. Dans la journée, les plus hardis reviennent à Rosières-la-Grande, dont les vingt-six maisons ont été brûlées. Nos femmes et nos enfants nous racontent les tourments endurés en notre absence. Je ne sais comment ils ne sont pas morts de frayeur. La plupart des habitants demeurent dans le bois pendant trois jours. A Rosières-la-Petite, les hommes ont également été saisis, entassés dans le garage Forthomme et y ont subi pendant une longue nuit les pires outrages ; les soldats ivres ont pénétré dans les maisons et s'y sont livrés à d'odieuses violences sur les femmes et les jeunes filles. Ah ! Monsieur, vivrait-on cent ans, on n'oublierait pas ces choses-là ! »⁽¹⁾

Et de fait, cent ans plus tard, on n'a pas oublié. Nous voici dans la ferme de la famille Remience, à Rosières-la-Grande. Lucien, 82 ans, nous parle de ses trois oncles qu'il n'a pas connus mais sur lesquels il a rassemblé autant de renseignements qu'il a pu. Son homonyme, Lucien Remience, avait bien tenté de s'enfuir lors de cette tragique journée du 10 août, mais il fut délogé du cerisier où il avait grimpé et abattu. Ses deux frères, Léon et Ernest, furent retrouvés mort tout près dans un enclos, à une centaine de mètres de la maison. Le vieil homme nous montre les lieux des crimes et nous explique que non seulement son grand-père a perdu trois fils en un jour au début de la Grande Guerre... Le quatrième a passé quatre ans sur le front de l'Yser. Cet homme, le père de notre témoin, participera à une filière de faux papiers pour sauver des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. ■

⁽¹⁾ Joseph Cuvelier, « La Belgique et la guerre - Tome 2 : L'invasion allemande », Henri Bertels Editeur, Bruxelles, 1921, pp. 141 et 142.